Madame Rose

Nous l'appelions « Madame Rose ». C'était une charmante et menue petite grand-mère qui ne pouvait plus se tenir bien droite et souriait tout le temps à la hauteur de nos dix-onze ans. Elle respirait la bonté, sentait bon l'eau de Cologne d'autrefois, mais avait aussi gardé le parfum frais d'une joue de petite fille lorsqu'on l'embrassait. Nous lui disions gaiement « Bonjour Madame Rose » ; mais pas comme dans le nord où le « O » se dit sombrement « AU » ; non, nous montions bien sur ce « Ô », à la provençale ; car elle était l'image même de la provençale « RÔôse ».

Plus tard, lorsque je vis pour la première fois Fernandel jouer Toine dans « Naïs », classique du cinéma, et qu'à la fin de sa célèbre tirade sur les petits bossus belle à pleurer, je l'entendis dire : « Seulement les grand-mères, … c'est comme le mimosa, c'est doux et c'est frais mais c'est fragile. » ; c'est l'image de Madame Rose qui m'apparut, et chaque fois depuis.

Cela nous prenait parfois les jeudi après-midi de beau temps. Dans un temps mort, un dans la bande disait : « Et si on allait voir Madame Rôse…? ». Appâtée par la perspective des bonbons toute la volée partait. Il fallait pourtant surmonter un interdit et attraper la transpiration. L'interdit consistait, pour les « minots » que nous étions, à ne pas vagabonder au-delà de la fameuse « Place des pins ». Nous la franchissions donc avec le délicieux frisson que donne la faute assumée, et le cœur battant de l'aventurier quittant les fleuves impassibles pour s'engager sur la corniche Marius Escartefigue.

Venait alors la suée. Madame Rose habitait assez haut, au flanc bien raide de la colline. Après avoir quitté la corniche, il fallait un bon moment se cogner le menton sur les genoux en soufflant, dans ce qui était davantage le lit d'un oued qu'un mauvais chemin. Il était semé de grosses et petites caillasses de calcaire, dévalées de plus haut, lorsque l'oued se gonflait aux pluies d'automne. Elles roulaient sous nos pieds, on s'y tordait les chevilles et s'y écorchait les genoux.

Quand nos jeunes cœurs battaient bien la chamade, il fallait encore tourner à gauche, dans un petit sentier enfin plat qui subsistait sur le bord d'une ancienne « restanque ». Elle était pour le reste couverte d'une garigue pleine de bonnes odeurs que notre essoufflement avalait à pleins poumons. Je n'ai jamais su quel gamin avait le premier rencontré là Madame Rose, à l'écart du monde, où elle vivait avec l'aide très probable de ses vieux enfants et de voisins épars. Au bout des touffes de farigoulette apparaissait sa maisonnette aux volets bleus, le sentier n'allait pas au-delà. Deux pièces adossées à la pente au fond de la restanque et quelques cabanons tout au plus, mais un charme extraordinaire quand j'y repense. Tout alentour, la végétation méditerranéenne faisait ce qu'elle voulait ; et elle faisait bien et beau, et elle sentait bon. On n'aurait su décrire la nature et la couleur des murs. Le temps les avait réintégrés au paysage en les parant «…de lichens de soleil et de morves d'azur…confiture exquise aux bons poètes ». Madame Rose n'imposait son ordre végétal personnel que dans les limites de sa terrasse. Mais quelle terrasse ! Contre la façade de la maison du côté du couchant, une longue auge de pierre antique disparaissait sous des fleurs mélangées. Nous ignorerions toujours leurs noms que prononçait pourtant Madame Rose, car leur beauté et leurs odeurs suffisaient à retenir toute notre attention d'enfant.

De l'autre côté de la porte centrale trônait un banc de bois peint. Ses montants de fonte me rappelaient les grilles défendant contre nos patins à roulettes les pelouses du monument place de la Liberté. J'appris bien plus tard que c'était de style Art Nouveau…

De ci de là de grosses jarres et des jardinières de terre cuite nombreuses servaient aussi de niches végétales soigneusement tenues. Le sol était un mélange de terre et de caillasses de ce calcaire blanc omniprésent. Tellement tassé par des décennies d'allées et venues, il était devenu doux au pied et les pierres en étaient toutes polies. A l'opposé du sentier par lequel on arrivait, un sombre cyprès découpait sa flamme sur le ciel bleu et indiquait le sens d'où soufflait parfois le Mistral, son maître ; qui pendant qu'il le courbait ainsi oubliait un peu la maison. Derrière lui, vers la colline, un gros mimosa cachait tout.

De l'autre côté, à gauche du banc, la pente avait été creusée il y a très longtemps pour aplanir. Dans cet abri relatif , sur un gros bloc de calcaire à peu près cubique était fixée la plus jolie statuette que nous ayons vue de près. Les seules statues que nous connaissions alors étaient celles de l'église, imposantes et pompeuses, aux traits et grain grossiers, que l'on plaçait loin et haut pour mieux soumettre le bon peuple. A notre hauteur, celle-ci était d'un marbre blanc et fin qu'on avait spontanément envie d'effleurer légèrement de la pulpe du doigt. Elle devait faire à peine plus d'un demi mètre de haut, c'était une petite nymphe de style antique. Sa tête délicate était coiffée de tresses nouées haut sur l'arrière afin de dégager une nuque longue et gracieuse. Le visage aux traits doux et fins regardait légèrement vers la droite et le bas, il semblait prêt à vivre. Un sourire indéfinissable, peut-être tendre, un peu ironique affleurait autour des yeux, se glissait entre les lèvres. L'épaule, le bras et le sein droit nus troublaient même notre jeune âge par leur beauté. La main délicate s'ouvrait tendrement à hauteur de la taille comme pour recevoir, ou donner. Le reste du corps était drapé d'une robe antique dont le réalisme des plis nous laissait bouche bée. Les orteils nus d'un pied menu dépassaient à peine en bas à gauche. L'ensemble inclinait à la tendresse, la confidence et l'éternité. « C'est ma Pomone ! » nous apprenait Madame Rose avec son accent délicieux, fière et satisfaite que nous ayons été sensibles à cette beauté. « Le soir, quand je m'assois là, c'est comme si elle me regardait…des fois je lui parle…on se dit des chôses…». « Pour les vieux c'était la déesse du jardin…elle surveille si on s'occupe bien… ».

Mais le plus beau, c'était sans doute la vue…A l'opposé de la maisonnette, au bord de l'archi-séculaire restanque et pour ne pas en tomber, on avait élevé Dieu sait quand une épaisse murette de pierres sèches que le temps avait aussi fait redevenir un élément de la nature. Debout, les coudes sur la pierre, le menton tantôt dans les mains tantôt appuyé sur leurs revers croisés, on serait resté des heures à contempler notre ville de ce balcon panoramique. Au plus loin, l'immense mer source du rêve et de la peur, toute bleue brillait sous le soleil. Plus près, formant comme deux énormes baleines endormies sur l'eau, les forêts préservées de la presqu'île de Sicié et de Saint Mandrier. Comme un harpon menaçant ces baleines, la grande jetée fermant la petite rade jaillissait toute droite depuis la pointe de la Tour Royale, posée là quatre siècles avant pour la gloire d'un futur empereur par l'ordre d'un roi ancien qui ne le savait pas. Suivaient sur la gauche les plages du Mourillon et les beaux quartiers, dont nous n'étions pas…Au centre, le port et l'arsenal pleins d'aciers gris, de mouvements, de fumeroles et de bruits nourrissaient la rumeur qui montait jusqu'à nous; des bateaux allaient et venaient dans tout çà…

Celui-ci, tout noir, que nous reconnaissions de loin, avec sa cheminée, son allure de remorqueur sorti d'un dessin animé de Disney, ramenait les permissionnaires de l'école des apprentis mécaniciens de la Flotte, les « arpètes », de Saint Mandrier. Nous savions qu'il accostait au quai Cronstadt, devant la ville basse aux ruelles étroites et assassines, qui sentaient l'eau de vaisselle, la poussière ancienne et les femmes vénales et où se perdaient les pompons rouges. Les immeubles riches et sérieux et les grands boulevards du centre nous étaient faciles à repérer, ainsi que la voie du chemin de fer qui, avec d'autre part la colline, délimitait à peu près nos territoires. C'était une succession de petits quartiers, pas pauvres, mais pas riches non plus, semés de petites maisons de résidence ou de rapport : Siblas, Claret, Valbourdin, Barbès, Saint Roch, Le Pont du Las…On y voyait encore des cours et jardinets, mais déjà quelques immeubles. Les équipages de l'escadre de la Méditerranée y logeaient leurs familles – nous - dans des petits « meublés » que personne ne voudrait plus habiter aujourd'hui. Le confort moderne y était quasi-inexistant, mais c'était le lot commun, on n'y pensait donc même pas. Chacun cherchait du regard sa tanière dans ce panorama somptueux et montrait du doigt aux copains, qui faisaient semblant d'avoir vu mais cherchaient encore la leur…Pendant ce temps, Madame Rose avait disparu dans la fraîcheur sombre de sa maison. Elle ressortait à petits pas et pour rester plus grande s'arrêtait avant la pierre du seuil, toute érodée en courbe concave par d'innombrables passages. Je la revois ainsi, son visage ridé, beau de bonté et de sourire, tourné vers la lumière ; ses yeux malicieux révélant avant sa main noueuse les bonbons qu'elle tenait. Elle portait toujours un chapeau de niçoise fait d'une paille fine et très légère, avec de larges bords et une petite coiffe. Les jours de mistral elle nouait par-dessus en guise de jugulaire une écharpe de soie noire. Le chapeau ne s'envolait pas et ses bords recourbés lui protégeaient les joues. Elle tenait un petit panier, de paille lui aussi, dans lequel elle avait placé ses boites à bonbons. Existait-il un fournisseur spécial pour les bonbons de grand-mères ? Ils se ressemblaient toujours…Il y avait ceux au miel, bien dorés ; en forme d'abeille si l'on y regardait bien. Les vertes pastilles Valda, à la sève de pins, et puis ceux à la violette, de la même couleur que la fleurette bien sur ; c'étaient mes préférés. Quand elle voulait nous gâter spécialement, elle offrait des « fondants » enveloppés, confiserie aujourd'hui presque disparue dont le goût me revient de loin. Nous nous régalions ensemble en parlant autour du banc, sous le regard tendre de la Pomone. Et puis il fallait se sauver vite avec l'espoir que notre escapade n'ait pas été découverte. Sans en avoir conscience nous avions sans doute éclairé toute une journée de sa solitude. Je comprends aujourd'hui ce plaisir qu'ont les vieux à seulement regarder des enfants ; ça les rassure : ils les prolongeront bientôt, même si ce ne sont pas les leurs. Madame Rose savait qu'elle allait disparaître bientôt comme des milliards d'autres avant elle avaient disparu dans le temps, sans trace. Elle n'avait sans doute rien accompli de plus extraordinaire que de vivre là et son nom ne serait jamais dans le gros dictionnaire que l'on m'avait offert à la Noël. L'humanité est semblable à un récif de corail dans la mer : un immense amoncellement de squelettes à la surface duquel vit une fine couche d'individus qui s'agitent un instant …

Faut-il préciser que la descente allait plus vite que la montée ?…j'ai le souvenir de spectaculaires « gadins » et vols planés se terminant en déchirures de peau et de vêtements sur les roulements à billes calcaires toujours éboulés dans la pente de « l'oued ». Cette fois, si le cœur battait fort c'était surtout de trouille, mais c'était bon…En bas, avant de rejoindre la corniche et la civilisation, il nous restait encore à risquer notre vie sur la rampe de l'escalier… S'agissait-il d'un vestige d'anciennes fortifications ? Etait-ce l'œuvre monumentale d'un vieil urbaniste zélé ? Un long et massif escalier de calcaire taillé terminait là la descente, trop raide

pour rejoindre naturellement le niveau de la corniche Marius Escartefigue. Ce qui nous intéressait surtout, c'était son parapet…Il s'agissait du sommet d'un mur haut de quatre bons mètres au plus fort qui séparait l'escalier du vide environnant. Le fond de ce vide, au niveau de la corniche était occupé par deux beaux arbres qui ombrageaient une borne fontaine de pierre d'où sortait un gros robinet de cuivre. Ce parapet était donc aussi large que le mur, environ quatre-vingt centimètres. Il était lui aussi fait de ce calcaire blanc qu'il suffisait ici de ramasser. Mais par un effet de l'art, on avait jugé opportun de l'achever avec des beaux blocs massifs, bien taillés, bien ajustés. Les fonds de culottes de plusieurs générations de gamins avaient fait le reste : La surface de ces blocs était, comme celle des pierres de la terrasse de Madame Rose, polie comme un miroir et ils constituaient le toboggan rêvé, d'une longueur inégalée…L'ennui qu'auraient vu là des adultes d'aujourd'hui c'est que bien sur le parapet n'avait pas de parapet…autrement dit, il ne fallait pas dévier du mauvais côté dans sa folle descente sous peine de se rompre les os en contrebas. Survivant comme d'habitude à l'épreuve, essoufflé et les joues rouges, on se désaltérait vite en s'éclaboussant à même le gros robinet en cuivre de la fontaine. On prenait le temps de fermer le robinet, mais pas de se sécher la bouche, et il fallait encore courir pour rejoindre le périmètre autorisé, trouver un prétexte quelconque pour nous montrer, la mine enfarinée, afin de savoir si l'escapade était passée inaperçue. C'était un pile où face, car l'affaire pouvait se solder par la correction alors de mise et que par bonheur ne connaissent plus de nos jours les enfants.

Les militaires et les marins sont partout de passage. Ils le savent ; mais pas leurs enfants. Un jour, plus tard, il me fallu quitter ma ville, sans pouvoir invoquer, comme c'est à la mode maintenant, le droit du sol. J'y étais né à la conscience, je m'y déplaçais les yeux fermés, chaque rue me parlait d'une fille, d'un copain, d'un petit évènement, d'une étape de vie. J'avais son accent, sa culture, sa démarche insolente (ce « … petit rien dans la hanche » chanté par Barbara). Il fallu emporter tout ça dans un gros baluchon de mémoire pour vivre ailleurs, autre chose. L'existence m'a chargé de bien d'autres paquets par-dessus celui-ci; du coup son importance relative a diminuée, relégué qu'il était de plus en plus profond dans le temps. Mais « on oublie rien, on s'habitue c'est tout » et, après un incroyable nombre d'années, ayant acheté entre deux crises économiques une grosse voiture et comme pour l'essayer, j'ai fait le pèlerinage…Les hasards professionnels m'ont aussi quelques années plus tard donné des opportunités de marcher dans les traces de l'enfant que je fus. Lâchant la bonde à des litres de nostalgie, il me faudrait pour raconter ces souvenirs un gros ouvrage proustien probablement ennuyeux pour tout autre que moi. Ne concernant donc que celui-ci, un jour, je remontais la rue Suzanne, dépassais avec la gorge déjà nouée la Place des pins, la corniche, l'escalier au parapet caressé de la main. La fontaine avait disparu, l'eau se vend cher aujourd'hui et souvent on ne fermait plus le robinet…Je ne reconnus ensuite que la pente et m'étonnais que la rue s'appela exactement comme nous l'appelions alors entre nous, bien avant le goudron et la plaque bleue émaillée : « Chemin de la colline ». Par où passait donc l'eau des grosses pluies à présent ? Des petites maisons coquettes s'étageaient dans la montée et protégeaient de murettes leurs jardinets en restanques. On devinait que la place était comptée et probablement hors de prix dans ce quartier résidentiel. Impossible naturellement de retrouver la moindre trace du sentier dans la garigue et d'atteindre l'emplacement présumé de la petite maison de Madame Rose…Où était la Pomone chargée de ses confidences ? Devenue Naïade, pleurant son jardin, veillait-elle tout près d'ici devant quelque piscine de nouveau riche ? Au gré d'une ruelle pour moi nouvelle, j'aperçus par-dessus le muret d'un jardin un énorme mimosa…Il me plut de penser que c'était celui de Madame Rose. Comme c'était la saison, l'arbre était chargé à bloc de ses petits pompons jaunes épanouis. Je tendis une main maraudeuse, craintive comme si par un phénomène surnaturel elle allait traverser un couloir du temps. Je cassais une petite branche embaumée. Mais à peine l'avais-je respirée qu'en rouvrant les yeux je la vis se défaire sur moi en poussière d'or…et dans ma tête j'entendais Fernandel dire : «…les grand-mères, c'est comme le mimosa, c'est doux et c'est frais mais c'est fragile».

Charles Clinkemaillié
Mars 2009